La condition de l'ours moderne (*)

Entretien exclusif avec l'artiste plasticien Olafon Eliassur

« *La poésie est une insurrection contre la société* », Aimé Césaire.

« *Les partis sont toujours en retard sur les idées* », Léon Bourgeois.

« *La piété, c'est tout regarder l'esprit tranquille* », Lucrèce.

Il est grand et mince, d'allure encore juvénile, un côté un peu gribouille. Sa chevelure souple encadre un visage à la barbe de trois jours blanchissante. Des lunettes grossissent ses yeux. Il n'est pas de ceux qui étalent un large sourire. Non, on sent chez lui de la retenue, de la politesse, alors les lèvres restent un peu pincées mais le sourire y est. La gentillesse aussi car l'homme est affable. Malgré sa notoriété internationale et son emploi du temps chargé, il explique patiemment sa démarche. Il a à cœur d'être compris, utile surtout. L'artiste a, selon lui, un rôle important dans la société puisqu'il « coproduit le réel ». Nous l'avons rencontré à Versailles, où il est l'artiste invité de l'été tandis que son œuvre unique, pour une fois non monumentale, intitulée « *God prefers the bears* » (« *Dieu préfère les ours* »), fait débat.

La gazette des jours écumés : *On vous avait quitté à Paris, place du Panthéon, entouré de 12 énormes morceaux du glacier de Nuuk, en provenance du Groenland, pour sensibiliser le public au changement climatique. Cette installation éphémère, dans le cadre de la COP 21, a remporté comme beaucoup de vos travaux un grand succès. Vous êtes d'ordinaire très populaire. Comment vivez-vous la controverse actuelle ?*

Olafon Eliassur : Je ne peux pas dire qu'elle ne me touche pas. Comme tout artiste et je l'espère toute personne, je suis sensible et à l'écoute. Il est certain que les réactions face à mon pauvre ours tranchent avec les louanges habituelles. Je ne peux pas dire que cela ne compte pas. Mais

cela ne changera rien à ma démarche, à ma dynamique profonde ; je veux dire à ce qui m'anime fondamentalement.

La gazette : En fait, ce qui fait polémique semble moins être l'œuvre en elle-même –mais nous y reviendrons- que son titre, assez provocateur. Vous ne nous aviez pas habitués à des prises de position si directes. Et là, au château de Versailles, temple du Roi-Soleil qui était le représentant de la divinité sur terre, vous affirmez « Dieu préfère les ours ». Comment expliquez-vous ce virage ?

OE : Effectivement, je suis cette fois-ci moins consensuel, moins lisse qu'ont pu l'être, par exemple, les icebergs lorsqu'ils ont fondu place des Grands Hommes. C'était très esthétique, photogénique. Et d'ailleurs cela n'a pas échappé aux visiteurs puisqu'ils ont pris plein de selfies. Moi, je ne recherche pas la provocation. Seulement, à un moment donné, les événements vous pressent et on ne peut plus être lisse, forcément et à tout prix lisse. On est obligé de montrer d'où vient la provocation. Or aujourd'hui, le problème n'est pas de savoir ce que pense untel ou untel. Cela, c'est et cela doit rester l'intime conviction de chacun. Non, aujourd'hui, le vrai problème, c'est l'avenir de la planète, au sens économique et écologique du terme tant l'économie mène et menace l'écologie. Je n'ai pas voulu choquer. J'ai voulu montrer que moi, en tant qu'habitant de ce monde, m'efforçant chaque jour de bien l'habiter, j'étais choqué par des dérives et des atteintes grandissantes, irrémédiables, à ce que l'on appelle à tort juste notre « environnement ». J'ai voulu montrer comment le monde était lui-même choqué, au sens de soumis, blessé, brutalisé, par cette domination sans limite, bien anti-démocratique, d'une économie prédatrice. Car le plus grand prédateur, on le sait, ce n'est pas l'ours mais l'Homme ! Pour moi, il était urgent de recentrer un débat à la dérive, surtout dans les circonstances extrêmes et extrémistes actuelles, et de réaffirmer la priorité de l'urgence dite « écologique ». Car au fond, ce que l'on appelle « l'écologie » n'est pas un parti, un mouvement politique ni même une quelconque philosophie. Elle relève tout simplement du bon sens, du parti pris de la vie. La seule question qui vaille, plus que jamais est en effet : Veut-on continuer à vivre

bien sur cette planète ? Le veut-on vraiment ? Que fait-on pour cela... et pour remédier aux injustices criantes qui entachent déjà cette harmonie ?

La gazette : On vous reproche d'être un faux contestataire, vous qui êtes désormais millionnaire et qui venez de commercialiser une lampe solaire. Comment conciliez-vous votre engagement avec cette réalité ?

OE : Je ne vois pas en quoi le fait de gagner de l'argent honnêtement de mon travail, depuis maintenant plusieurs décennies, serait contradictoire avec la sincérité de mon engagement. Cette façon de voir est, me semble-t-il, assez étrange. Elle est très française ! En Allemagne, où je vis et travaille avec toute mon équipe, on est plus pragmatique. En Europe du Nord, terre de mes origines, c'est pareil ! L'argent fait partie du monde. Il n'est pas sale en lui-même. Cela dépend de son origine et de son usage. Il est certain que l'on ne formule pas ce genre d'objections à ceux qui commettent le plus de mal, mais bon, je dois faire avec. Tout comme pour l'instant nous devons faire avec l'argent. D'ailleurs, fera-t-on un jour sans ? Est-ce souhaitable ? Je n'en sais trop rien. C'est un bien vaste sujet. Moi, je me contente d'avoir mon point de vue, depuis ma place, et d'agir comme je peux. Pour la lampe, je sais que mon glissement vers le design a surpris, dérangé, mais là encore, c'est affaire de cases, de frontières mal placées. Moi, je ne me considère pas artiste ou designer. Je suis avant tout un créateur présent au monde, soucieux du monde. Et d'ailleurs les critiques sur la lampe sont infondées car j'ai justement mobilisé des ingénieurs pour avancer, grâce à ce projet, sur le chapitre de cette énergie renouvelable. Je connais ses limites, les études sur le cycle de vie, le fait qu'il faut encore trop d'énergie dans le processus de fabrication, que la fin de vie et l'origine des matériaux posent question. Et alors ? Justement ! Il faut déminer tous ces points et aller de l'avant !

La gazette : Revenons à votre ours miniature, enfin pas tout à fait -on dira de la taille d'un lapin-, exposé à Versailles. Et en plus, pas vraiment exposé puisqu'il est dans une chambre obscure, donc invisible aux regards de la foule pourtant au rendez-vous. Le dispositif n'est-il pas

inadapté à sa curiosité et à la fidélité qu'il vous témoigne par une telle affluence ?

OE : En un sens, vous avez raison car peu de gens ont au final le privilège de le toucher. Mais je voulais justement faire réfléchir sur la notion de rareté car vous savez comme moi qu'il y a de moins en moins d'ours blancs à cause du réchauffement climatique, plus marqué aux pôles. Au-delà, l'ours est un emblème de toutes les espèces menacées et des ressources exploitées par l'économie prédatrice qui prévaut. A commencer par l'Homme car il ne faut pas se faire d'illusion : j'aurais autant pu rendre palpable un corps humain squelettique pour alerter sur ce qui s'avère être comme un cancer spirituel. Si on avait une boussole à la fois ancrée dans le sol et reliée à ce qui nous dépasse et nous englobe, à cette formidable énergie, ce type d'économie n'aurait jamais pris le dessus. La racine du Mal est là, structurelle, ou du moins peut-être pas propre à l'Homme mais devenue très, trop structurante... de ce réel dont je prétends que les artistes sont, doivent absolument être coproducteurs. L'ours est donc à la fois l'ours blanc et bien plus que cela.

La gazette : C'est aussi un hommage au sculpteur français François Pompon ?

OE : En effet. Et je dois avouer lui devoir ma relative et récente « radicalisation ». Je reprends ce terme car il revient souvent à mon propos en ce moment, comme si ma « radicalité » profonde était nouvelle, comme si je ne pouvais qu'être lisse dans mon travail et dans les interviews. C'est un peu fou cette histoire. Dans un monde fou, il faudrait être mou ! Moi, j'ai toujours été pleinement engagé dans mon travail. J'ai toujours « parlé » d'écologie, de notre rapport bizarre à la Nature, bien trop extérieur et donc prédateur. Voilà maintenant que l'on me tombe dessus juste parce que je change de ton, de registre, c'est vrai. Mais le propre de mon travail, c'est précisément de trouver le canal approprié, surtout dans la cacophonie ambiante. Pour revenir à Pompon, je connaissais bien entendu son célèbre *Ours blanc* qui date des années 20 et est exposé à Orsay. J'adore ce musée. Vous avez une telle richesse

culturelle en France. Ce musée en est un témoignage parmi d'autres ! A chaque fois que je viens chez vous, c'est-à-dire le plus souvent possible, cela me frappe, toute cette richesse. Mais ce qui me frappe aussi, c'est un paradoxe : à la fois vous en semblez pleinement inconscients, du moins de ce que cela signifie de la qualité intellectuelle d'un peuple –ne parle-t-on pas du « génie français » ?- et en même temps vous en êtes trop imprégnés à en être, excusez-moi, imbuables ! C'est drôle d'être si fiers d'une richesse si peu respectée. Vous voyez : là encore, il est question de rareté, d'en prendre conscience et de la protéger. Car la culture, c'est comme la Nature : la protéger, c'est nous protéger, nous aimer enfin un peu pour ce que nous sommes. Excusez cette apparente digression, mais m'adressant à un journaliste français, cela me semblait opportun de vous dire mon sentiment, quitte à encore passer pour un « radical ». Mais je vais finir par m'y habituer ! Je n'ai même aucun problème avec ça puisqu'il s'agit, vous l'aurez compris, d'une mauvaise interprétation de ma démarche. Donc pour revenir à Pompon, j'ai été frappé par la majesté, la superbe, de son ours. Il marche en avant, regarde droit, la tête haute tendue vers une forme de sublime. On dirait même qu'il sourit, ce qui peut surprendre mais est tout à fait conforme aux observations dans le règne animal. On dit bien d'un chien qu'il sourit. Et c'est vrai. Ses formes sont magnifiques, ses volumes convaincants. Bien sûr, il n'est pas décharné comme le mien ! Il est bien vivant, lui ! Enfin vivant... même si on peut se demander ce qu'est devenu son modèle, dans la réalité historique, car vous savez –ou vous ne savez pas- que les animaux de la Ménagerie du Jardin des Plantes ont régulièrement été abattus lors des guerres. Déjà en 1870 puis en 14-18. Pour cause de pénurie alimentaire, on les consommait. C'était même devenu une mode. Dans les établissements chics, les grands chefs proposaient du rôti de singe ou de l'éléphant en mousseline. L'ours a peut-être échappé à ce genre de traitement un peu incongru, vous me l'accorderez, mais il a toutefois sans doute été abattu. Car le nourrir devenait un poids en tant de guerre alors, logique, on a préféré dire bye bye à celui qui distrait grands et petits en tant de paix. Vous voyez, ce genre d'ingratitude, d'incohérence me choquent. Je les trouve malheureusement très emblématiques d'un mode de fonctionnement de

l'Humanité qui explique sa perte. Car si vous traitez un ours comme un objet, alors pourquoi ne pas faire de même avec tout pour mieux tout exploiter ? L'esclavagisme a bien fonctionné sur ce modèle. Mais n'y a-t-il pas une tentative, aujourd'hui, de tout réduire, les hommes y compris, à de simples objets ? Vous le voyez, il s'agit dans mon œuvre d'un ours... mais d'autre chose aussi, d'un problème de fond sur la non-considération du vivant en général, d'écoute et de respect. Je n'aime pas trop ce mot « respect ». Pareil avec « empathie ». On les prononce trop et on les incarne si peu. Mais à un moment donné, pourtant c'est vrai, c'est une question de regard : s'il change, la conscience peut changer et alors le respect s'installer. Et, peut-être... on survivra dans une certaine harmonie, alors, qui sait ?

La gazette : Vous avez dit que votre séjour en France, pour préparer cette exposition, avait déterminé votre orientation plus « radicale ».

OE : Oui, c'est vrai. Je suis resté plus longtemps que d'ordinaire car j'avais le projet pour la place du Panthéon puis l'expo de Versailles. Je me suis immergé et je suis, entre autres, retourné à Orsay. C'est là que j'ai revu l'ours de Pompon et j'ai eu un véritable choc, encore un histoire de choc, vous voyez. Mais ce n'est pas si mal, les chocs. Ça met parfois direct les idées en place, ça fait gagner du temps, l'évidence vous saute aux yeux. Le choc, je l'ai eu car j'avais en tête l'image de la photographe allemande Kerstin Langenberger qui a fait le tour du monde et a, elle aussi, suscité tant de polémiques. Vous vous souvenez ? Il s'agit d'un ours blanc famélique, à l'exact opposé de l'animal totémique que l'on craint mais qui nous protège aussi. Souvenez-vous, peut-être vous-même, de votre doudou quand vous étiez petit. Alors, plutôt ours ou plutôt lapin ? Ou les deux ? Alors allez comprendre pourquoi j'ai proposé à Versailles un ours de la taille d'un lapin... doudou. Il serait bien temps de réactiver notre mémoire profonde et de retrouver notre nature féconde, non ? Mais là encore, je m'égare. Pas tant que ça. Je vais vous dire pourquoi. J'avais donc comme beaucoup cette image tragique en tête, comme un symbole de notre propre naufrage. J'avais aussi en tête la polémique, le procès fait à cette grande spécialiste de photographie

naturaliste, d'extrapoler à outrance à partir d'un seul cas observé. En clair, on lui reprochait de faire un lien hâtif entre ce qu'elle avait vu et le problème plus général du changement climatique. Il y a eu un déchainement contre elle, scientifiques, hommes en tête, pour la discréditer. Et donc atténuer la portée de son cliché. J'ai trouvé cela infect, faux et contraire à notre impératif qui est d'affronter la réalité. En effet, cette personne connaît très bien les lieux qu'elle photographie depuis des années. Elle en est une fine observatrice. D'ailleurs, les scientifiques eux-mêmes se servent parfois de ses observations pour leurs recherches ! On n'est pas à une inconséquence près dans des milieux réputés sérieux ! Preuve qu'il ne faut se laisser intimider et baisser les bras. J'avais déjà eu connaissance de son travail pour m'intéresser à toutes ces questions. Et elle s'était, comme d'autres photographes, déjà retrouvée face à des ours morts de faim faute de ne plus trouver leur nourriture habituelle. Ce phénomène est avéré. La communauté scientifique l'admet, même si certains de ses membres le relativisent en pointant une zone en particulier –le Labrador, je crois- où la population de plantigrades serait stable. Le problème n'est pas là. Le problème est la diminution de cette population en général à cause de l'Homme. C'est ce qu'a montré cette photographe. C'est ce que l'on ne supporte pas de voir. Comment dites-vous en français ? « Toute vérité n'est pas bonne à dire », c'est ça ? Pour être tout à fait complet sur ce qui m'a motivé pour ma proposition à Versailles, je dois ajouter le visionnage, quelques mois plus tôt, de l'admirable documentaire « La glace et le ciel ». Il a fait la clôture du Festival de Cannes, ce n'est quand même pas rien. On peut, je veux y voir un signal fort dans la lutte pour le climat et un ressaisissement plus général. Ce n'était pas évident d'arriver à une telle médiatisation pour un reportage, certes beau et narrativisé, sur le parcours de l'un de vos plus grands scientifiques, justement, le glaciologue Claude Lorius. Ce n'est pas vraiment « sexy », encore moins « cosy » ! Or c'est bien lui qui, avec ses collaborateurs, a mis en évidence le lien entre concentration atmosphérique en gaz à effet de serre et évolution du climat. C'est l'un de nos derniers explorateurs et il n'a rien lâché sur le sens de ses découvertes, la signification qu'elles avaient sur le nécessaire changement de nos comportements. Je me

souviens être ressorti très ému de la projection. Encore un choc positif, vous voyez. J'avais vu ce vieil homme, de retour sur la banquise antarctique qui avait été toute sa vie. Et cet homme, c'était moi, c'était nous tous. C'était aussi l'ours de Pompon quand je suis retourné à Orsay. Et c'était aussi, figurez-vous, Pompon lui-même. Car c'est peu connu, encore une vérité qui dérange et est ignorée, mais cet artiste n'a pas eu une vie très rose. La faim, lui aussi il l'a connue. Et pour des raisons peu reluisantes. Je pense en particulier au fait que sa ville de naissance, Saulieu, n'a pas pensé à lui pour réaliser son monument aux morts après la Première Guerre mondiale. Or à l'époque, une commande –si macabre soit-elle, certes-, eh bien une commande aurait été bienvenue pour remédier à sa pauvreté. Car on le reconnaît désormais comme un des pionniers de la sculpture moderne, avec la simplification des lignes qui le caractérise. C'est vrai. Son ours est plus connu que lui. On ne se gêne pas pour en vendre, assez cher, des reproductions de taille variable dans le monde entier. Mais qui sait qu'il vécut petitement et dut faire à plusieurs reprises des « petits métiers » pour survivre, juste survivre ? Mon ours à moi, décharné, de petite taille, exposé dans un des hauts lieux du pouvoir et de la fortune, c'est ma manière de me souvenir de lui, plutôt humble et désargenté. Donc modeste. Pas tout à fait comme Rodin dont il fut le praticien, c'est-à-dire rien moins que le chef d'atelier, avant de rompre avec le réalisme et de jouir d'une notoriété tardive.

La gazette : *Pour finir, quels sont vos projets ?*

OE : Une pause ! Je vais faire une pause ! Car malgré mes précautions pour me couper du bruit ambiant, je trouve ce bruit très pesant dans ma vie. Et donc dans mon travail.

La gazette : *De quel bruit parlez-vous ?*

OE : D'un bruit de fond global. Ce n'est pas si facile de se couper des informations, des nouvelles, des connexions en tout genre. Or tout ce qui passe par elles est plutôt négatif, toxique. J'en ai assez de cette vision du monde qui est chaque jour proposée, que dis-je imposée, à tous, partout,

tout le temps. Drôle de démocratie. Tout le monde veut avoir droit à tout, à commencer par son « droit à l'information ». Mais l'information, c'est quoi ? C'est cette horreur, cette fausse vision des choses ? Pour une catastrophe qu'on nous annonce, combien de femmes ont sué ce jour pour donner la vie ? Combien de paysans ont semé combien de graines et récolté des fruits qui nous nourrissent tous ? Et au fait, combien de paysans se sont suicidés en silence, retrouvés pendus dans l'obscur de leur grange si claire ? Moi, j'aimerais qu'on donne ce genre d'information. C'est important ce genre d'information ! C'est même essentiel, non ? J'éprouve un réel malaise face à ce traitement, ou non-traitement de l'information. Pour moi, non seulement on est dans l'erreur mais en plus c'est un travail de sape morale. Et on n'en n'a pas vraiment besoin en ce moment face aux vrais problèmes à régler. En même temps, c'est difficile de totalement se retrancher, surtout quand on a comme moi l'ambition d'apporter sa part pour que les choses changent. Car elles doivent, et vite, changer. Alors je dirais que je ne sais pas exactement quels sont mes projets. Ce que je sais, c'est que tout semble se précipiter en ce moment et que justement, c'est là qu'il faudrait ralentir, se poser. En tout cas moi, j'éprouve le besoin de me poser. Je ne sais pas ce qu'il en sera, si je continuerai ensuite, comment je continuerai, s'il y aura une suite. Vraiment, je ne sais pas. J'ai appris à vivre avec cette vulnérabilité. Car sans elle, pas d'honnêteté dans ma démarche et cela, ce serait le pire. Je vous le dis, l'essentiel pour moi est que chacun fasse sa part, que chacun soit à son poste. Je parlais tout à l'heure de bruit. Regardez le pianiste Ludovico Einaudi. Lui, il a composé et interprété son « Elégie pour l'Arctique ». C'est doux. C'est touchant. Surtout de le voir vieillissant, si concentré, face à son clavier sur une scène flottante au milieu des eaux glacées. Il n' a pas besoin de cela pour sa carrière. Elle est faite. S'il fait cela, c'est donc bien en conscience, parce qu'il le faut, parce qu'il le peut. Et lui a choisi cette forme, plutôt apaisée, je dirais même mélancolique, trop mélancolique pour moi. Je ne voudrais pas que ce soit au final un requiem, le nôtre après tout. Je ne voudrais pas qu'il n'y ait plus de glace qui se détache et lui fasse lever, surpris et heureux, si plein d'espoir, les yeux. Je ne crains ni le silence ni moi-même. Ceux que je crains, ce sont ceux qui sans vergogne étouffent le monde dans leurs mains impies. Je

voudrais qu'il reste de nous autre chose qu'une balafre, une vilaine cicatrice, à la surface du globe.

Varécy

Août 2016

* Le titre de ce texte est un clin d'œil à l'essai de la grande philosophe Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, paru dans les années 50.